

janvier 2016

Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village

Extraits traduits par Annie Chazal

Les nouveaux petits de Balme

Gianni Castagneri

Matilde est la dernière arrivée. Elle a pointé son nez dans les derniers jours de novembre, rejoignant vite dans sa belle maison de Molette, son frère Andréa, né lors de l'intense chute de neige qui avait littéralement enfoui le village. Beaucoup pourront penser que ce petit diable aura un destin difficile et une vie compliquée au fond d'une vallée de montagne, mais son prénom d'origine germanique signifie « forte dans l'adversité » et avec cette promesse onomastique, elle ne se fera certes pas intimider par les inconnues que le futur voudra lui réserver. Cela s'est passé du reste, à peine un mois avant que Chiara ne soit arrivée aux Cornetti tenir compagnie à Arianna et Beatrice, les petites filles du maire en fonction, ainsi qu'à Aurore, sa blonde petite cousine, qui habite là aussi, tout près.

Au printemps de l'an dernier, la plus belle, appelée Francesca, est venue orner le fleuron de l'austère maison forte du Ruciàs, construction symbole du village depuis 1591, où ses parents se sont établis avec Giuliano et Stefano, leurs deux autres enfants..

Il y a aussi Francesco qui a suivi son papa et sa maman, revenus vivre à Balme, alors qu'au milieu des années 90, ils avaient été contraints de laisser leur village natal à cause de leur situation difficile en vallée.

Enfin les petits Lorenzo et Thomas ont voulu monter au fond du Val d'Ala pour prêter main forte aux autres petits montagnards : de fait, leurs parents ont affronté la renaissance de l'ancien hôtel Camussot, emblème authentique de l'épopée touristique de la vallée.

Six petits garçons et autant de petites filles, sur l'espace de huit ans, apparaissent comme la plus belle nouvelle pour un village qui, sur quelques décennies, semblait voué à se vider pour toujours. Douze enfants équitablement répartis représentent un nombre important pour une communauté où les résidents effectifs à l'année sont autour de 70. Qui l'aurait prévu en juin 92 quand l'école primaire fut justement fermée par manque d'élèves utilisateurs ?

La réalité de la montagne ne s'est probablement pas améliorée, de nos jours, si on la compare à vingt ans auparavant et la négligence habituelle des institutions a entraîné l'éloignement, la réduction et la suppression de nombreux services. On assiste souvent, impuissant, à la désertification commerciale et humaine de nos territoires qui ne semblent plus importer à aucun gouvernant. Cependant la pression exercée par le bas par des familles jeunes et volontaires constitue peut-être la meilleure réponse, une impulsion concrète vers ce qui peut représenter l'amorce d'un parcours neuf et vertueux.

La vitalité de Balme comme pour d'autres villages de la vallée, n'a pas été amenée par décret, mais a lentement fait son chemin au travers d'estimations courageuses, de projets de vie ambitieux, à commencer par le choix de résider sur un territoire désavantagé et un peu, voire beaucoup, oublié.

Les parents de ces enfants, en inversant la tendance dominante, qui, depuis plus d'un demi siècle, voyait l'abandon de la montagne au profit d'une vie citadine comme une solution évidente, ont pris un parcours à contre courant qui sera probablement annonciateur de satisfactions insolites, à commencer par un style de vie plus naturel et authentique.

La meilleure thérapie pour résoudre les nombreux problèmes des hautes terres est une montagne habitée et vécue. Si seulement on s'apercevait de cela dans les hautes sphères du pouvoir, en facilitant le maintien de garderies, d'écoles, de services sanitaires, de postes, sans oublier enfin les communes, si on arrivait à aider fiscalement tous ceux qui travaillent dans des zones déshéritées, si seulement on comprenait qu'une montagne défendue toute l'année constitue aussi une ressource pour le reste du territoire, on pourrait peut-être alors écrire un nouveau chapitre de l'histoire tourmentée de nos vallées.

En l'absence de tout cela, le lourd témoin passe donc à Matilde et ses petits compagnons du village : déterminés à vivre avec les rigueurs du climat et de l'environnement, ils n'auront pas de difficultés à se tailler un espace de dignité auprès des protagonistes pris sous le voile d'une indifférence obstinée et généralisée. Il leur reviendra de réécrire le futur de ces villages en s'appropriant la capacité à redessiner la vie de chaque jour sur la base de leurs propres besoins, sans se la faire imposer par ceux qui ignorent l'importance revêtue par toute nouvelle naissance à l'intérieur d'un contexte qui semblait destiné à mourir.

Bruno Molino de Balme, un montagnard d'autrefois

Giorgio Inaudi

Le bivouac Molino, propriété du CAI de Lanzo, est une solide structure de bois, avec 24 places de couchage, situé à 2280 m d'altitude dans les Vallées de Lanzo sur la commune de Balme.

Les alpinistes turinois, et pas seulement eux, le connaissent bien car il sert de base pour les voies les plus engagées de l'Uja de Mondrone ; il constitue aussi un agréable but d'excursion en plein versant sud, en début ou en fin de saison.

Comme cela arrive pour de nombreux refuges, peu de gens savent ou se demandent qui est le personnage dont la structure porte le nom.

C'est peut-être pour cette raison que les Français ont depuis longtemps cessé de nommer leurs refuges de noms de personnes pour revenir aux noms de lieux. C'est peut-être mieux ainsi, mais puisque dans notre pays, la majeure partie des refuges affichent encore des noms de personnes, souvent victimes de la montagne, je voudrais évoquer la figure de Bruno Molino.

Je voudrais le faire sans rhétorique, de façon synthétique et sèche à l'image de sa personnalité.

Il était de la classe 1930 (chez nous l'âge se dit encore ainsi) et n'était pas montagnard de naissance, non originaire des Vallées de Lanzo. Il était un alpiniste des villes, excellent glaciériste et grimpeur accompli, mais surtout doté de ce sens de la montagne que l'on trouve plus facilement, mais pas seulement et pas toujours, chez les montagnards de naissance.

À l'âge de quarante ans, patron d'un commerce bien achalandé en électroménager à Turin, il choisit une autre vie. Avec sa femme et son fils adolescent, il adopte une petite fille et s'installe aux Cornetti de Balme pour gérer un petit commerce alimentaire. C'est un choix courageux, car Bruno ne choisit pas de se fixer dans une de ces localités de montagne où l'on peut très bien vivre des ressources d'un tourisme riche et même assisté comme en Val d'Aoste. Il choisit au contraire les Vallées de Lanzo qui ne représentent certainement pas la montagne noble et à la mode et qui, au contraire, vivent un moment de grave crise économique et démographique que beaucoup tiennent pour irréversible.

Balme est un village petit et pauvre, désormais depuis longtemps hors des circuits touristiques. Nous sommes au début des années 70 et l'on ne parle pas encore des plaisirs de la montagne en dehors de l'industrie du ski de piste. Des mots tels que trekking, raquettes, gîtes d'étape ne sont pas encore entrés au vocabulaire courant et ne donnent à personne de quoi subsister.

Les habitants de Balme, à peine plus de cent, sont en majorité des anciens qui vivent des pauvres ressources d'une agriculture de subsistance. Comme partout les montagnards sont méfiants et au début ne font pas bon accueil à cet étranger qui se présente pourtant sur la pointe des pieds et qui se révèle vite artisan expert, technicien capable de réparer tout appareil et enfin comme infirmier prévenant. Comme secouriste aussi, sa présence est d'abord acceptée avec difficulté, mais Bruno, alpiniste accompli, est surtout un homme modeste, réservé, concret et taciturne, comme les vrais montagnards. Et les vrais montagnards, petit à petit, l'acceptent comme un des leurs. Il devient bien vite une figure de référence pour tous, résidents et vacanciers. Son âge déjà avancé ne lui permet pas de couronner son rêve de devenir guide alpin, mais il lui sera confiée la charge de responsable de l'équipe locale de secours alpin.

C'est un engagement difficile à cette époque, nous sommes toujours dans les années 70, alors que l'emploi de l'hélicoptère reste un fait exceptionnel et que les secours se font toujours comme autrefois : à pied, partant même au cœur de la nuit, souvent par mauvais temps, affrontant des dénivelés qui se comptent dans l'ordre du millier de mètres.

C'est un engagement difficile qui nécessite de suivre l'évolution du secours alpin vers des temps nouveaux et aussi parce que Bruno, même après de nombreuses années, reste un étranger qui ne parle pas la langue de l'endroit, perçoit les choses différemment de ceux qui n'ont jamais quitté le

pays. Et pourtant, il y parvient, réussissant à améliorer et moderniser l'équipe, préparant et motivant les classes plus jeunes. Autour de lui se constitue un groupe de Balmais et de vacanciers qui fréquentent la montagne régulièrement.

Des dizaines de secours, quelques-uns difficiles, le voient comme protagoniste. Mais c'est un protagoniste humble et réservé. Il ne cherche ni remerciements, ni éloges. Peu lui sont reconnaissants, mais beaucoup ont grandi à son école et si, aujourd'hui, Balme reconquiert même avec peine un espace dans le monde de ceux qui aiment une montagne rude, celle qui n'est pas tempérée et adoucie, nous le devons aussi à sa personne.

Par ironie du sort, cet homme vigoureux et ascétique qui ne fumait, ni ne buvait même pas un café, fut emporté d'une crise cardiaque à l'âge de seulement cinquante-quatre ans.

Les Balmais ne l'ont pas oublié.

Cette nuit là à la Ciamarella

Umbro Tessiore

Il est 4h45, le réveil sonne.

Une légère tension, car je dois aller au sommet Est de la Ciamarella avec Bruno Molino, le chef du Secours Alpin de Balme : nous l'avons décidé un jour plus tôt.

Je regarde par la fenêtre et la tension disparaît : il pleut, il pleut même fort, donc...

Avant de retourner au lit, je jette encore un coup d'œil dehors : la pluie tape fort sur les vitres, poussée par un vent glacial de début novembre. Je regarde en bas et sur le banc, légèrement à l'abri, entrevois Bruno. Incrédule, je me frotte les yeux et contrôle à nouveau, c'est vraiment lui !

Je m'avance, ahuri, et avant que j'aie pu ouvrir la bouche, il me dit : « *S'il y avait quelqu'un en difficulté sur le sommet Est, devrait-on le laisser parce qu'il pleut ???* »

Quelque temps auparavant, je lui avais demandé, non sans une certaine émotion, s'il acceptait que je puisse venir faire partie de l'équipe de Secours Alpin.

Ce jour-là, nous avons gravi le sommet Est, d'abord sous la pluie qui se transforma petit à petit en neige à peine passé le Pian Ciamarella. À la pointe, la petite madone portait un voile blanc et candide d'au moins une vingtaine de centimètres.

Très nombreuses ont été ensuite les occasions, où aussi sans paroles, il m'a montré ce qu'il entendait par « volontaire » du secours alpin, mais sûrement la leçon de ce matin là constitua la première vraie leçon.

*
* *

Désormais il fait sombre, il est presque neuf heures un soir de septembre 1981 ; le matin le temps était passable, mais ensuite un épais brouillard, monté du fond de la vallée, a amené la pluie qui tombe drue déjà depuis deux heures.

Arrive un appel de secours pour un retour manqué : un groupe d'alpinistes qui a gravi la Ciamarella ne retrouve plus, au retour et au Pian della Mussa, un de leur compagnon d'excursion qui, ce jour là, s'était arrêté tout de suite après le glacier, renonçant à l'ascension à cause de la fatigue. Ils s'étaient mis d'accord que lui se serait avancé sur le chemin du retour alors que le reste du groupe aurait poursuivi vers la pointe. Pendant toute la descente, ils avaient espéré le rencontrer, mais ne le voyant pas, ils avaient été sûrs de le retrouver sur le plateau en attente de leur retour : mais il n'y était pas ! Où pouvait-il bien être ?

Une fois vérifié que pour quelque raison il ne soit pas allé à la maison, il ne reste qu'à organiser une équipe de recherche : pourtant le scénario se présente comme très complexe car le territoire à inspecter est immense, il peut s'agir d'un malheur ou d'une perte d'orientation ; il faut penser à chercher partout, à commencer par Rocca Venoni, inspecter l'alpage de la Naressa, contrôler le refuge Gastaldi désormais fermé, descendre le ravin delle Capre pour ensuite poursuivre vers le Pian Gias, etc...

Il pleut fort et neige même déjà au Pian della Mussa sous un vent de tourmente, l'on doit pourtant agir même si les conditions sont épouvantables. Nous ne sommes que cinq et commençons à hurler dans la nuit le nom du disparu.

Pendant plusieurs heures, nous hurlons « *Giovanni...Giovanni* » sans aucune réponse jusqu'à rejoindre ensuite le Pian Gias. Là, la situation empire encore, la neige s'intensifie et le vent très violent nous fait souvent perdre l'équilibre. Il paraît absurde de poursuivre dans ces conditions : la lampe de nos frontales arrive à peine à éclairer nos pieds dans le tourbillon des flocons, nous ne pouvons plus nous entendre si ce n'est en parlant fort à l'oreille, enfin avec la tourmente, nous commençons à pâtir du froid et de la fatigue.

Pourtant Bruno veut continuer encore un peu le long de la moraine vers le glacier ; nous tenons bon et le suivons, nous rendant compte qu'en ce genre de situation les chances de trouver quelqu'un sont infimes et qu'avec plus de visibilité, la même route a été parcourue à la descente par les compagnons d'excursion à peine quelques heures plus tôt.

Finalement nous arrivons au glacier ; si c'est encore possible, les conditions s'aggravent et certains d'entre nous sont épuisés, nous sommes couverts de neige et tremblons de froid et de crampes. Assis un moment à l'abri d'un gros rocher qui donne vers la Valanga Nera, nous buvons quelque chose de chaud et nous préparons à la descente, il est une heure du matin !

« *Restez là, ne bougez pas, je vais encore jeter un coup d'œil sur le glacier* », nous n'y croyons pas, mais c'est la volonté de Bruno, de notre chef et ces paroles arrivent comme un coup de fouet sur notre résignation.

Pensant à l'inutilité d'une telle tentative, nous nous interrogeons, lesquels d'entre nous ont encore assez de forces pour le suivre et ne pas le laisser seul sur le glacier, sans visibilité et sans un minimum de sécurité.

Crampons chaussés et une corde attachée, l'un de nous le rejoint et la petite cordée disparaît aussitôt dans la tourmente et l'obscurité. Au pied du glacier, en attendant, nous ne parlons pas et écoutons en silence les hurlements du vent, espérant un retour rapide des compagnons afin de pouvoir enfin entreprendre le retour.

Le temps semble infini, parfois nous essayons de pointer la pile vers le haut dans l'espoir de les voir revenir, mais le faisceau de lumière se brise dans le tourbillon des flocons à quelques pas de nous ; nous claquons des dents et attendons.

La radio grésille quelque chose, mais on ne comprend pas ; je la porte à l'oreille « *TROUVÉ !* »

C'est la voix de Bruno, nous n'y croyons pas !

« *Montez encore une corde, il est dans une crevasse !* ». Il est deux heures.

Il était tombé avec l'écroulement d'un petit pont de neige, vers le bas de la crevasse, sur plus d'une dizaine de mètres ; arrêté sur une petite replat de glace à deux heures de l'après-midi, il entendait encore plus bas courir l'eau sur le fond du glacier où il pensait finir sa vie dès que, à brève échéance, ses dernières forces l'auraient abandonné. De son replat, il regardait vers le haut à travers le trou par lequel il était tombé et après la brève lumière du jour, il avait entrevu les étoiles, puis la seule obscurité, avant de comprendre qu'il neigeait au-dessus et surtout que le trou allait lentement se refermer à cause du vent et de la neige.

Il comprenait que pour lui tout allait bientôt finir, mais il voulait résister jusqu'au bout ; le froid l'engourdissait progressivement et, pour se maintenir éveillé, il se faisait de petites brûlures sur les bras avec les braises des cigarettes.

Avec l'aide d'un palan improvisé ancré avec des pitons et les piolets dans une neige inconsistante, nous réussîmes à le rejoindre et à le ramener à la surface. L'émotion était très forte et nous ne sentions même plus le froid. « *Il ne me restait que deux cigarettes* ». Nous nous embrassâmes alors tous.

Pendant la descente, ce fut toute une histoire racontée dans l'euphorie, mêlant émotions et sensations, sourires et plaisanteries, surtout parce que toute la nuit nous avions hurlé à tue-tête « *Giovanni...Giovanni* » alors qu'en réalité, il s'appelait Giuseppe.

À 7 h du matin nous arrivons au Pian della Mussa et, là seulement, une fois l'adrénaline déchargée, nous nous rendîmes vraiment compte de ce que nous avons mené à bien. Nous avons beaucoup parlé de ce secours durant les jours qui ont suivi, du hasard, de la fatalité et de la chance qui avait fait que l'opération soit un succès. En réalité, ce fut surtout grâce à la force et l'opiniâtreté de Bruno Molino que la vie de Giuseppe fut sauvée.

P.S. Je sais que pour celui-ci et tant d'autres secours, un simple merci ne t'a pas été dit ; dans ton immense humilité, tu ne l'as jamais fait remarquer...Si tu me le permets, je veux pourtant te le dire maintenant.

MERCI BRUNO

À Bricco Antonio Travinel – le salut du vieux guide

Son piolet fouille encore la glace,
le guide monte, son pied est sûr,
un soleil limpide envahit le ciel
de ses chauds rayons.
Enfin arrivé, dans la violence du vent,
il contemple ses cimes.
Le front humble et fier se lève
et vibre d'un dernier salut.
Lui qui défia les vents et la tempête
reviendra vers le village
éparpillé au vert de la vallée.
Près de la noire cheminée,
il posera sa main tremblante,
mais ses pensées retourneront
vers les glaciers et les sommets,
au soleil resplendissant sur la mort,
l'avalanche et le gel,
l'azur plus serein, plus pur,
là-haut dans l'infini du ciel
où règne l'amour impérissable.

Adolfo Brunatti (années 15)
Balme 20.9.1949

La séparation des paroisses de Balme et Ala

Mariateresa Serra

À la fin du XVI e siècle, Balme dépendait de la commune et de la paroisse d'Ala, à plus de deux ou trois heures de rude chemin, en remontant un sentier escarpé et en traversant une dizaine de petits torrents ; un parcours rendu très difficile pendant les longs hivers quand sévissait le mauvais temps avec ses périls d'éboulement, d'inondation ou d'avalanche.

Le 20 décembre de l'an 1598, il est stipulé une convention entre la communauté d'Ala et le révérend prêtre Bernardino Vigna de Coazolo pour qu'il assume avec un contrat d'une durée d'un an la charge de chapelain et de maître d'école.

Parmi les autres charges, outre à officier la messe du dimanche et les fêtes commandées à la chapelle de San Croce d'Ala, le doyen Vigna devait se rendre une fois par semaine alternativement à Mondrone et à Balme pour y célébrer la messe.

C'était bien peu pour ces deux villages de n'avoir un prêtre que tous les quinze jours alors que pour tout le reste, mariages, baptêmes, sépultures, l'on devait continuer à se rendre jusqu'à Ala.

En 1591, le noble Giovanni Castagneri, fils de Gioannino, né à Voragno en 1550, propriétaire de forges destinées à la fonte des minéraux de la zone, vint habiter à Balme où il se construisit une maison forte le Rociass, cela pour pouvoir mieux administrer ses biens au Pian della Mussa et à l'Alpe de la Ciamarella qu'il louait aux moines de San Mauro. Castagneri, qui se voulait le plus indépendant possible dans la gestion de ses différentes activités, se fit promoteur pour obtenir que Balme puisse devenir commune autonome, ce qu'il obtint en 1610. En conséquence, une demande fut adressée auprès des autorités de l'Archevêché de Turin pour obtenir la séparation avec la paroisse d'Ala, pour devenir une paroisse autonome incluant l'habitat de Mondrone.

Les raisons assorties à cette requête tenaient principalement dans l'éloignement des deux villages de la paroisse d'Ala. On se lamentait sur les grandes difficultés à affronter ce long parcours sur des sentiers et chemins muletiers malaisés, entrecoupés d'une dizaine de ruisseaux, qui, suite aux pluies

de printemps et d'automne, devenaient presque impossibles à passer. Sans parler ensuite des longs hivers et de leurs chutes de neige abondantes, des tempêtes interdisant le voyage tant aux hommes qu'aux animaux.

Durant ces longs mois d'hiver, se pouvait-il qu'on se rende à la lointaine paroisse pour porter les nouveaux-nés au baptême avec le risque de « *les voir mourir* » ? Et le curé pouvait-il, avec toute sa bonne volonté, arriver à temps pour apporter les derniers sacrements aux moribonds ? Pis encore, l'unique cimetière se trouvait loin en bas à Ala.

Le curé d'Ala, lui, s'opposait fermement à cette demande, craignant ainsi de perdre un nombre considérable de ses administrés, comme on le lit sur un fascicule concernant plusieurs enquêtes sur la séparation de Mondrone (archives d'Ala) : « *pour telle séparation et division, elle restait tellement pauvre que l'on n'aurait pas trouvé à l'avenir un curé qui ait voulu y exercer* ».

Après plusieurs réunions, pour éviter les lenteurs bureaucratiques et en conséquence de grandes dépenses aux dommages des deux communautés, on parvint à un accord.

Les Balmais renoncèrent à incorporer Mondrone et en même temps, outre le succès de devenir commune autonome, ils obtinrent d'avoir leur paroisse indépendante de celle d'Ala. Fut en outre accordé dans la convention le maintien en indivis des biens communs (bois et pâturages) ; les habitants de Balme devraient concourir à l'entretien des routes et des ponts, payer les diverses taxes et impôts calculés sur la base des revenus de leurs terres.

Le décret de séparation de la paroisse, signé de son excellence Monseigneur Carlo Broglia, archevêque de Turin, porte la date du 12 janvier 1612.

*On trouvera les textes italiens sur le site web de la commune de Balme
www.comune.balme.to.it*